

# Introduction

## Cyril Camus\*

Au cours d'un entretien de 2017, le cinéaste mexicain Alfonso Cuarón a été interrogé sur le caractère « visionnaire » (« prescient ») de son film *Children of Men*. Cette œuvre dystopique date de 2006, donc bien avant la crise syrienne, l'élection de Trump et le référendum sur le Brexit, et il montre déjà une Angleterre raciste et autoritaire, parquant des milliers de réfugiés dans des cages et dans de vastes camps de rétention qui ressemblent à des villes dévastées<sup>1</sup>. Voici la réponse de Cuarón :

“This thing was not imagination,” he says, jabbing his index finger into the tablecloth. By Cuarón’s estimation, anyone surprised at the accuracy of his movie’s predictions was either uninformed or wilfully ignorant about the way the world already was by 2006. “People were talking about those things, just not in the mainstream!” he says. He was reading about refugees, know-nothing reactionaries, and eerie disruptions in biological processes during the early ‘00s.<sup>2</sup>

Ces propos font écho à ceux du romancier et universitaire américain Samuel Delany, pour qui l'anticipation, la dystopie, le *cyberpunk* et toutes ces diverses modalités « futuristes » de la science-fiction traitent toujours du présent, le futur n'étant qu'un déguisement pour celui-ci<sup>3</sup>. Les mots de

---

\* CAS / Lycée Ozenne, Toulouse.

<sup>1</sup> C'est une adaptation du roman *The Children of Men* (1992) de P. D. James, mais la « chasse aux réfugiés » menée par l'État britannique est un élément spécifique au film.

<sup>2</sup> Riesman, Abraham, « Why *Children of Men* Remains Relevant with each Passing Year », SBS, 29 novembre 2017, mis à jour le 30 mai 2019, consulté le 30 janvier 2020, <https://www.sbs.com.au/movies/article/2017/11/27/why-children-men-remains-relevant-each-passing-year>.

<sup>3</sup> « Science fiction is not about the future; it uses the future as a narrative convention to present significant distortions of the present ». Delany, Samuel R., « Some

Delany rappellent eux-mêmes une affirmation similaire de sa collègue et compatriote Ursula K. Le Guin, dans l'introduction (1976) à son roman *The Left Hand of Darkness* (1969)<sup>4</sup>. Il est vrai, en ce qui concerne *Children of Men*, que l'Europe et les États-Unis ont été critiqués pour des politiques souvent cruelles envers les immigrés longtemps avant les tournants électoraux de la dernière décennie.

On trouve aussi des remarques similaires sur le fantastique et la *fantasy*<sup>5</sup>. Cette fois-ci, il ne s'agit plus de dire « sous couvert de futurisme, nous parlons du présent », mais « sous couvert de merveilleux et de surnaturel, nous parlons de la réalité qui nous entoure ». Par exemple, l'auteur anglais Neil Gaiman a souvent tenu ce genre de discours, notamment à propos de son roman *Neverwhere* (1996), dans un entretien donné au magazine français *Mad Movies*<sup>6</sup>.

Les genres de fiction dits « de l'imaginaire<sup>7</sup> » seraient donc toujours, souvent ou régulièrement une façon détournée de parler du présent et du

Presumptuous Approaches to Science Fiction», *Speculations on Speculation: Theories of Science Fiction*, eds. James Gunn, Matthew Candelaria (Lanham : Rowman & Littlefield, 2005), 291.

<sup>4</sup> « The purpose of a thought-experiment [...] is not to predict the future [...] but to describe reality, the present world. Science fiction is not predictive, it is descriptive ». Le Guin, Ursula K., *The Left Hand of Darkness* (New York : The Berkley Publishing Group, 2000), xiv.

<sup>5</sup> Les deux termes sont entendus ici dans leur sens le plus classique : « Du fantastique [...] relèvent [...] des fictions réalistes ou d'apparence réaliste dans lesquelles le surnaturel, l'irrationnel ou le monstrueux font irruption ; – la [...] *fantasy*, dont les intrigues ont pour cadre un monde différent du nôtre (la Terre du Milieu en étant l'illustration la plus célèbre) [...] possédant ses propres lois naturelles qui diffèrent généralement de celles de notre monde ». Baudou, Jacques, *La Fantasy* (Paris : Presses Universitaires de France, 2005), 5.

<sup>6</sup> « [S]i vous voulez montrer aux gens le monde dans lequel ils vivent, la meilleure façon est de leur donner un miroir [...] déformant [...]. Par exemple, pour *Neverwhere*, j'aurais pu [...] écrire un livre sur l'univers des sans-abris, [...] un témoignage ou un reportage [...]. Mais je reste persuadé qu'il est beaucoup plus puissant [...] de raconter l'histoire d'un homme qui découvre un monde parallèle caché dans Londres, où les rebuts de la société ont recréé une sorte d'univers alternatif ». Bouton-Drouard, Nathanaël, « The Dreamcatcher », *Mad Movies* n° 221 (2009) : 71. Propos recueillis et traduits par N. Bouton-Drouard.

<sup>7</sup> Nombre de spécialistes français opposent une « littérature générale » qui « respecte les limites de la réalité telle que l'état du savoir de son époque les lui impose » aux « littératures de l'imaginaire » qui « franchissent les bornes de ladite réalité » à travers « des distorsions dans notre monde » ou « en inventant le leur », et qui sont « réparties [...] en trois genres majeurs — le merveilleux, le fantastique et la

réel. Si c'est vrai, qu'est-ce que cela signifie, pour ce champ de la fiction qui n'a jamais été avare en scénarios apocalyptiques et post-apocalyptiques, par rapport à *notre* présent et *notre* réel ? L'année 2019 est en effet celle où Greta Thunberg a été choisie comme « personnalité de l'année » par *Time*. Janvier 2020 est le mois où l'« horloge de la fin du monde » du *Bulletin of the Atomic Scientists* de l'université de Chicago a dépassé 23 h 58, s'approchant plus de minuit qu'aux pires moments de la Guerre froide<sup>8</sup> — et mars le mois où il est apparu que les forêts tropicales, saturées de CO<sub>2</sub>, risquent d'arrêter de l'absorber, et de se mettre à en produire<sup>9</sup>. Il ne se passe pas un jour sans qu'une chaîne d'information ne doive faire état des maintes bulles économiques prêtes à exploser ou des révoltes qui grondent aux quatre coins du globe. Sans parler du coronavirus COVID-19, qui, à l'heure où ce numéro entre en phase de publication, a déjà conduit l'Italie à confiner toute sa population, et provoqué plusieurs krachs boursiers en très peu de temps<sup>10</sup>. Enfin, tout le monde, des membres d'Extinction Rebellion à ceux de l'Heritage Foundation, se doute que le prochain rapport du GIEC<sup>11</sup> conjecturera une date encore plus proche qu'avant pour le moment où les effets du changement climatique auront rendu la Terre invivable pour la plupart des espèces. Quelle est la place des cataclysmes fictifs des genres de l'imaginaire dans la culture d'un monde qui semble, lui-même, prêt à

---

science-fiction ». Berthelot, Francis, « Les Transfictions », *Les Dossiers PAGE des libraires : Les Littératures de l'imaginaire (science-fiction, fantastique, fantasy)*, supplément au n° 90 (2004) : 4.

<sup>8</sup> Mecklin, John, ed., Science and Security Board, « Closer than Ever: It is 100 Seconds to Midnight », *Bulletin of the Atomic Scientists*, 23 janvier 2020, consulté le 6 mars 2020, <https://thebulletin.org/doomsday-clock/current-time/#full-statement>.

<sup>9</sup> Hubau, Wannes, Simon L. Lewis, Oliver L. Phillips, *et al.*, « Asynchronous Carbon Sink Saturation in African and Amazonian Tropical Forests », *Nature* n° 579 (2020) : 80-87.

<sup>10</sup> Le texte de cette introduction est laissé tel quel pour préserver sa valeur de témoignage pris sur le vif au début de cet effondrement-là, mais on sait désormais qu'il est loin de s'être arrêté après les conséquences évoquées dans cette phrase — tout comme il est maintenant de notoriété publique que le nom du virus est SARS-CoV-2 (« severe acute respiratory syndrome coronavirus 2 ») et que la COVID-19 (« coronavirus disease 2019 ») est la maladie qu'il provoque.

<sup>11</sup> Groupe d'expert intergouvernemental sur l'évolution du climat (IPCC — Intergovernmental Panel on Climate Change), créé par l'ONU en 1988, regroupant des experts de 195 États, et auteur de cinq rapports (1990, 1995, 2001, 2007 et 2014) de synthèse de la recherche scientifique internationale sur le changement climatique, ses conséquences, et les politiques à adopter à l'échelle mondiale pour en limiter les impacts futurs.

simultanément brûler comme l’Australie, voir ses littoraux noyés, se dessécher et être battu par les cyclones, se déchirer en guerres de l’eau et voir renaître des virus enfouis sous la banquise ?

L’imaginaire apocalyptique irrigue depuis longtemps le fantastique, l’horreur, la SF et la *fantasy*. De nombreux classiques au sein de ces genres ont pour thème central l’anéantissement du monde ou de la civilisation. Qu’on pense au roman *I Am Legend* (1954) de Richard Matheson et à sa pandémie qui change tous les humains en morts-vivants : ce récit a donné naissance à de multiples adaptations filmiques<sup>12</sup>, puis au sous-genre du « film d’apocalypse zombie » quand George A. Romero s’est inspiré de Matheson pour son *Night of the Living Dead* (1968)<sup>13</sup>. À côté de cette filiation, une autre œuvre post-apocalyptique a inspiré maintes imitations traitant l’anticipation dystopique sous un angle plus proche du film d’action ou du *western* motorisé : *Mad Max 2: The Road Warrior* (1981) de l’Australien George Miller. La ruine de la civilisation y est due à l’épuisement des ressources pétrolières. Le film était moins « prophétique » qu’inspiré de l’actualité récente, à savoir le pic de la production pétrolière américaine (1971) et les deux chocs pétroliers qui ont suivi (1973 et 1979)<sup>14</sup>. Il n’en décrit pas moins un scénario proche des évolutions qu’a connues le monde depuis, le pic mondial de production de pétrole conventionnel ayant été atteint en 2006 selon l’Agence internationale de l’énergie<sup>15</sup>.

Dans un registre également proche de notre environnement actuel, des œuvres plus récentes ont été présentées et/ou interprétées comme des métaphores du changement climatique et des désastres qu’il provoque. C’est notamment le cas du roman *Annihilation* (2014) de Jeff VanderMeer, et surtout de son adaptation filmique (2018) par Alex Garland, où une altération de l’air autour d’un espace en expansion cause des mutations de la faune et de la flore. Lorsqu’elle évoque cet exemple dans son article « The

---

<sup>12</sup> *The Last Man on Earth* (1964) de Robert L. Lippert, *The Omega Man* (1971) de Boris Sagal, et *I Am Legend* (2007) de Francis Lawrence.

<sup>13</sup> Selon les termes de Romero : « So I had written a short story, which I basically ripped off from Richard Matheson’s novel called *I Am Legend*, and I said, “How about this?” » Lucas, Robert L., Chris Roe, dir., *One for the Fire: The Legacy of Night of the Living Dead* (New York : Dimension Home Entertainment, 2008), vidéo en ligne [<https://www.youtube.com/watch?v=CWDu8ZsNsmw>], 84 mn.

<sup>14</sup> Fussell, Sidney, « The Dark Backstory of *Mad Max* Shows How the World Ends », *Business Insider France*, 2 mars 2016, consulté le 2 février 2020, <https://www.businessinsider.fr/us/mad-max-what-happened-to-world-2016-2>.

<sup>15</sup> « In the New Policies Scenario, production in total does not peak before 2035 [...] never attaining its all-time peak of 70 mb/d in 2006 ». AIE, *World Energy Outlook 2010*, Tanaka, Nabuo, éd. (Paris : Éditions de l’OCDE, 2010), 125.

Monsters of Climate Change », la journaliste américaine Maddie Stone ajoute quelques citations de VanderMeer où il affirme que, dans son roman *Borne* (2017) et dans *Hummingbird Salamander* (non publié pour le moment), la menace surnaturelle symbolise aussi le changement climatique, même si l'analogie n'est pas toujours si évidente<sup>16</sup>. L'autre exemple majeur de Maddie Stone, c'est *The Tangled Lands* (2018), roman de *fantasy* des auteurs Paolo Bacigalupi et Tobias S. Buckell, où l'utilisation excessive de la magie dérègle l'environnement en faisant pousser, à chaque sort jeté, des buissons de ronces empoisonnées et presque indestructibles, qui recouvrent et étouffent peu à peu l'univers fictif du récit<sup>17</sup>. Les autres romans de Bacigalupi sont cependant tout aussi pertinents, et de manière plus explicite, puisqu'ils décrivent des sociétés censées représenter notre avenir proche, et modelées par l'impact du changement climatique et des crises écologiques en général. *The Windup Girl* (2009) se situe ainsi dans une Thaïlande devenue une éco-dictature décroissante menacée d'engloutissement par la montée des eaux, et patrouillée par une milice écologique à vélo, qui limite par la force le bilan carbone des activités marchandes de la population, et qui empêche les multinationales étrangères d'importer en contrebande des OGM (ceux-ci s'étant révélés, par le passé, dévastateurs pour l'écosystème et l'agriculture du pays). Quant à *The Water Knife* (2015), il décrit une guerre officieuse mais sanglante que se livrent, pour le contrôle de l'eau dans un sud-ouest des États-Unis ravagé par la sécheresse, des entreprises approvisionnant le Nevada, la Californie et l'Arizona. Ce conflit se déroule sur fond de crise de réfugiés climatiques qui fuient le Texas devenu inhabitable. Dans un esprit comparable (même si le réalisme est beaucoup moins de mise), le dernier film de George Miller mettant en scène son personnage de Max Rockatansky, *Mad Max: Fury Road* (2015), ajoute l'eau au carburant dans la liste des denrées rares dont la possession fonde les rapports de force dans sa diégèse post-apocalyptique.

Tandis que se développe cette fiction d'anticipation centrée sur les effets du changement climatique (communément appelée *climate fiction* ou *cli-fi* dans le monde anglophone<sup>18</sup>), de plus en plus de voix s'élèvent dans la communauté scientifique non plus pour prévenir une lointaine apocalypse, mais pour constater un effondrement déjà en cours. Parmi ces auteurs, on

---

<sup>16</sup> Stone, Maddie, « The Monsters of Climate Change », *Earther*, 24 octobre 2018, consulté le 2 février 2020, <https://earther.gizmodo.com/the-monsters-of-climate-change-1829826348>.

<sup>17</sup> Stone, « The Monsters of Climate Change ».

<sup>18</sup> Voir les articles de Claire Perrin et de Nicholas Serruys dans le présent numéro.

trouve l'ingénieur Jean-Marc Jancovici et son ouvrage *L'Avenir climatique* (2002), l'astrophysicien Jacques Blamont et son *Introduction au siècle des menaces* (2004), l'historien-géographe américain Jared Diamond et son *Collapse* (2005), où il analyse les effondrements de sociétés du passé pour en tirer des leçons face aux alertes d'aujourd'hui<sup>19</sup>, l'ingénieur russo-américain Dmitry Orlov et son livre *The Five Stages of Collapse* (2013), ou encore, bien sûr, le GIEC.

*The Limits to Growth* (1972) ou « rapport Meadows », texte précurseur commandé par le Club de Rome<sup>20</sup>, posait déjà toutes ces problématiques, mais ses prévisions n'ont pas été prises au sérieux à l'époque. Pourtant, le film *Soylent Green* de Richard Fleischer est sorti l'année suivante, semblant prolonger le message du rapport Meadows en décrivant un monde où les ressources énergétiques sont raréfiées, où le soleil écrasant surplombe un paysage urbain délabré peuplé de miséreux hagards et affamés, et où la biodiversité n'existe plus. La vision de cauchemar culmine quand le protagoniste découvre que l'entreprise toute-puissante qui fournit tout le monde en nourriture de synthèse rationnée concocte en fait ses tablettes alimentaires à partir des cadavres recyclés de la population. À l'exception de ce dernier détail<sup>21</sup>, la période actuelle peut être vue comme le début de l'ère dépeinte dans ce film.

La synthèse la plus complète de tous ces travaux est sans doute *Comment tout peut s'effondrer* (2015), livre de l'ingénieur agronome et éthologue Pablo Servigne, et du chercheur indépendant et éco-conseiller Raphaël Stevens. Les auteurs y explorent les signes avant-coureurs et les implications d'un « effondrement global<sup>22</sup> », « économique et probablement politique et social, voire [...] la fin de la civilisation thermo-industrielle », qui « pourrait être doublé d'un effondrement de l'espèce humaine, voire de presque toutes les espèces vivantes<sup>23</sup> ». La notion d'« effondrement »

<sup>19</sup> Diamond, Jared, *Collapse: How Societies Choose to Fail or Succeed* (Londres : Penguin Books, 2011), 6-10.

<sup>20</sup> Meadows, Donatella H., Dennis L. Meadows, Jørgen Randers, William W. Behrens III, *The Limits to Growth: A Report for The Club of Rome's Project on the Predicament of Mankind* (Londres : Pan Books, 1978).

<sup>21</sup> On peut toutefois garder à l'esprit que la crise de la vache folle des années 1990 a été mise au compte d'une pratique semblable des industriels de l'agro-alimentaire, qui, à défaut de rendre les gens cannibales à leur insu, ont imposé, contre toute raison, un régime carnivore à des bovidés.

<sup>22</sup> Servigne, Pablo, Raphaël Stevens, *Comment tout peut s'effondrer : petit manuel de collapsologie à l'usage des générations présentes* (Paris : Éditions du Seuil, 2015), 25-26.

<sup>23</sup> Servigne, Stevens, *Comment tout peut s'effondrer*, 129.

combine chez ces auteurs deux sens qui se complètent : l'un, plus technique, emprunté à Jared Diamond : « réduction drastique de la population humaine et/ou de la complexité politique/économique/sociale, sur une zone étendue et une durée importante<sup>24</sup> » ; l'autre, plus pragmatique, emprunté au militant écologiste Yves Cochet, mathématicien de formation et ancien ministre : « le processus à l'issue duquel les besoins de base (eau, alimentation, logement, habillement, énergie, etc.) ne sont plus fournis à une majorité de la population par des services encadrés par la loi<sup>25</sup> ». Quant à la « collapsologie » que Servigne et Stevens entendaient fonder et qui a fait florès depuis, il s'agit de l'« *exercice transdisciplinaire d'étude de l'effondrement de notre civilisation industrielle, et de ce qui pourrait lui succéder, en s'appuyant sur les deux modes cognitifs que sont la raison et l'intuition, et sur des travaux scientifiques reconnus*<sup>26</sup> ». Partant, il s'agit donc d'une exploration à la fois technique et anthropologique d'un monde où « le réchauffement provoque déjà des vagues de chaleur plus longues et plus intenses et des événements extrêmes » et où l'« [o]n constate déjà des pénuries d'eau dans les parties densément peuplées, des pertes économiques, des troubles sociaux et de l'instabilité politique, la propagation de maladies contagieuses, l'expansion de ravageurs et de nuisibles, l'extinction de nombreuses espèces vivantes [...], la fonte des glaces polaires et des glaciers, ainsi que des diminutions de rendements agricoles<sup>27</sup> ».

Le propos du présent recueil est d'accomplir une partie de cette exploration, en se concentrant spécifiquement sur un territoire de l'esprit qui annonce depuis longtemps déjà l'effondrement : les fictions de l'imaginaire. Le changement climatique sera donc, au fil des articles, une référence très récurrente, à la fois antagoniste suprême et décor le plus visité. Il ne sera pourtant pas le seul aspect de l'effondrement envisagé par les collapsologues à être abordé dans les articles qui suivent. Le présent numéro est en effet

---

<sup>24</sup> Servigne, Stevens, *Comment tout peut s'effondrer*, 178. Texte original : « a drastic decrease in human population size and/or political/economic/social complexity, over a considerable area, for an extended time ». Diamond, Jared, *Collapse*, 3.

<sup>25</sup> Servigne, Stevens, *Comment tout peut s'effondrer*, 15. Texte original : Cochet, Yves, « L'effondrement, catabolique ou catastrophique ? », Institut Momentum, 27 mai 2011, consulté le 8 février 2020, <https://www.institutmomentum.org/l'effondrement-catabolique-ou-catastrophique/>. L'auteur a depuis ajouté la mobilité et la sécurité à sa liste de « besoins de base » : Cochet, Yves, *Devant l'effondrement : Essai de collapsologie* (Paris : Les Liens qui Libèrent, 2019), 29-30.

<sup>26</sup> Servigne, Stevens, *Comment tout peut s'effondrer*, 253.

<sup>27</sup> Servigne, Stevens, *Comment tout peut s'effondrer*, 67-68.